

Martin Blais, *L'autre Thomas d'Aquin*, Montréal, Boréal, 1990, 316 pages.

Antoine Côté

Volume 20, numéro 2, automne 1993

Perspectives sur la phénoménologie et l'intentionnalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027239ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027239ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, A. (1993). Compte rendu de [Martin Blais, *L'autre Thomas d'Aquin*, Montréal, Boréal, 1990, 316 pages.] *Philosophiques*, 20(2), 506–508.
<https://doi.org/10.7202/027239ar>

Martin Blais, *L'autre Thomas d'Aquin*, Montréal, Boréal, 1990, 316 pages.

par Antoine Côté

Le thomisme, joyau de ce qu'on appelle encore dans certains milieux la « philosophie traditionnelle », a longtemps dominé l'horizon intellectuel au Québec. C'est pour échapper à son emprise que bientôt deux générations de philosophes ont embrassé – tour à tour, à moins qu'ils ne l'aient fait simultanément – le structuralisme, la phénoménologie, le « post-structuralisme », le marxisme, avant de succomber, plus tardivement, aux attraits de la philosophie analytique. Le mot d'ordre des trente dernières années peut se résumer ainsi : tout sauf Thomas d'Aquin.

Et si, derrière le Thomas officiel, fossilisé dans les formules dogmatiques des manuels et des abrégés, il y avait un autre Thomas d'Aquin, rebelle, lui, à ces slogans programmatiques par quoi on a essayé de corseter sa pensée ? Et si Thomas n'était pas cet adversaire de la liberté de conscience, ce négateur du corps, cet idéologue du pouvoir pontifical et adepte de la soumission inconditionnelle à l'autorité qu'on s'est souvent plu à ridiculiser ? Ce sont là quelques-unes des questions que Martin Blais soulève dans ce livre dont les réponses surprendront tous ceux qui n'ont connu de l'Aquinat que les succédanés scolaires en vogue il y a quarante ans. Sous les scories d'une historiographie sectaire et dogmatique, intéressée et déformante, se cache une œuvre foisonnante avec laquelle l'A. invite ici ses lecteurs à renouer.

Le propos de M. Blais est simple en apparence : « faire une distinction bien nette entre ce qu'on lui [sc. Thomas] a fait dire et ce qu'il a vraiment dit » (p. 102) ; la méthode qu'il préconise est plus simple encore : se reporter au texte. Les détracteurs les plus acharnés de Thomas ont-ils seulement lu une ligne de lui dans le texte ? Car seule la lecture des œuvres de l'Aquinat, et non de celles de ses interprètes patentés, permet de dissiper les obscurités, réfuter les procès d'intention, nuancer les jugements péremptoirs.

L'A. mène le combat sur deux fronts : il ne s'en prend pas seulement à ceux qui font profession avec quelque ostentation de répudier Thomas ; il en a aussi contre ceux qui vouent à ce dernier une admiration inconditionnelle et qui se croient les interprètes les plus autorisés de sa pensée. M. Blais pense que la bienveillance un peu trop zélée des seconds est la cause de la malveillance des premiers. Ainsi apprend-on que la morale, thomiste en apparence, enseignée jadis au Québec « [ressemble] moins à la morale de Thomas d'Aquin que des

vessies à des lanternes » (p. 177). Le sens profond en a été déformé par des clercs soucieux de faire du « Docteur commun » le garant intellectuel de leurs propres idées, mais incapables de comprendre « qu'il [sc. Thomas] leur couplait l'herbe sous le pied » (p. 105). Ce travail de récupération se remarque jusque dans les traductions, par trop sélectives, dont l'A. reproduit, à l'intention des lecteurs, quelques « perles ». Il incrimine en particulier la traduction de la *Somme Théologique* réalisée par Lachat au XIX^e siècle ; mais les interprétations tendancieuses d'auteurs plus récents sont également passées au crible et mises à l'épreuve du texte. En somme, M. Blais s'attaque à un mythe, une caricature, pour essayer de restituer une image plus fidèle de son auteur. On peut évoquer ici trois « mythes » qu'il s'emploie à détruire.

- 1) L'anthropologie. L'anthropologie de Thomas, contrairement à ce qu'on a souvent pensé, n'est pas (seulement) une psychologie, elle est une anthropologie de l'Homme (sc. l'humain) total, âme et corps. Loin de mépriser le corps, l'Aquinatense considère qu'il fait partie intégrante de l'humain. En quoi il s'oppose non seulement à ses devanciers et rivaux mais aussi à ceux qui se réclament directement de lui.
- 2) Thomas misogyne. Une idée tenace veut que Thomas d'Aquin ait été misogyne, partisan de la soumission de la femme à son mari, des femmes en général aux hommes. A ce lieu commun du credo anti-thomiste, dont Benoîte Groulx (que l'A. attaque ici sans ménagement) s'est faite l'écho, M. Blais répond non pas, comme on pourrait peut-être s'y attendre dans ce type d'ouvrage, par le « non » indigné d'un disciple monté au créneau, mais plutôt par un « oui mais » qui lui fait honneur et qui crédibilise toute son entreprise. En effet, l'argumentation de l'auteur, appuyée sur un examen assez détaillé de la *Somme Théologique*, aboutit à la conclusion suivante : si par « misogynie » il faut entendre mépris systématique de la femme, Thomas n'était pas misogyne ; mais l'A. enchaîne aussitôt : « de là à dresser Thomas d'Aquin comme (sic) un champion de la cause féminine, il y a une marge » (p. 123), une marge que l'auteur se refuse à franchir, ce qui, soit dit encore une fois, est tout à son crédit. Car on voit bien par cet exemple que l'objectif de M. Blais n'est pas de « dédouanner » à tout prix Thomas d'Aquin, d'opposer une fin de non-recevoir à toutes les critiques qui lui ont été adressées, mais bien de laisser parler le texte, ce qu'il réussit admirablement bien à faire dans cet ouvrage qui n'est pourtant pas destiné, du moins pas en priorité, aux spécialistes.
- 3) La morale. Le sens profond de la morale thomasienne, que M. Blais s'attache à restituer ici en termes simples, a été falsifié par des disciples indiscrets qui y ont vu une légitimation théorique de la soumission à l'autorité. La morale thomiste, fait valoir pour sa part l'A. dans les deux derniers chapitres de son livre, est une morale du bien et de la conscience. L'A. montre de façon convaincante que, pour Thomas, même la conscience fautive oblige.

Le livre de M. Blais présente la caractéristique paradoxale d'être à la fois trop et trop peu convaincant. Les auteurs qu'il incrimine ne s'appellent pas Gilson, Sertillanges (bien que l'A. ne soit pas toujours d'accord avec ce dernier), Chenu, Roland-Gosselin, tous interprètes renommés de la pensée de Thomas d'Aquin, mais ils ont plutôt nom : Grenier, Dionne, qui sont de (très) modestes

tâcherons qui seraient probablement restés enfouis dans l'oubli si M. Blais n'était venu les rappeler à notre attention. Certes, le propos de l'A. est *justement* de s'en prendre à ceux qui ont déformé la pensée du maître et non à ceux qui ont montré la fécondité de sa pensée grâce à des commentaires hardis. Mais c'est là précisément que réside l'ambiguïté du livre. Car on peut dire d'une part que M. Blais réussit trop facilement à rallier à son point de vue ceux qui n'ont jamais pensé qu'il fallait chercher dans les « *digests* » édités par la curie romaine le sens profond de la morale thomasienne ; il n'est pas moins certain, en revanche, qu'il ne va pas – et ne peut aller – assez loin pour vaincre les réticences de ceux à qui Grenier, Dionne et consorts ont inspiré une indéracinable antipathie à l'égard du thomisme. Car Thomas a beau ne pas avoir été « trop misogyne », il y en a d'autres qui ne le sont pas du tout. Il a beau avoir fait une large place à la conscience de l'individu, il est des penseurs pour qui la liberté de conscience va de soi. Avouons toutefois qu'à ce propos l'A. se montre assez lucide, comme en témoignent les dernières pages de son livre.

Signalons enfin qu'il est assez piquant de voir M. Blais, si vigilant et respectueux de la diversité du texte thomasien, baisser soudain la garde lorsqu'il évoque – ce qu'il fait à deux ou trois reprises – l'anthropologie de Descartes. Sur ce point, périphérique il est vrai dans le livre de Blais, mais non sans importance pour l'historien, il importe de rappeler que l'auteur des quatre premières Méditations est également celui des deux suivantes et en particulier de la sixième. Descartes écrit du reste très clairement dans la 3^e Méditation : « moi, c'est-à-dire mon esprit, lequel seul je prends *maintenant* (*nunc*) pour moi-même » (AT, IX, 40). Ainsi, pas davantage que chez Thomas, la psychologie, chez Descartes, n'épuise l'anthropologie. Ces quelques réserves mises à part, aucun reproche de fond ne saurait être formulé à l'encontre de ce livre qui se recommande par son style très agréable et l'intelligence de ses analyses, appuyées sur une érudition très solide.

Département de philosophie
Université d'Ottawa

